

était pratique et de ce qui ne l'était pas, une force de caractère que rien ne lassait...

Fatiguée d'errer, même au pays de Bien, Mme Brissey installa sa tente à côté de ce couvent. Sa modeste demeure était en quelque sorte une annexe de la pieuse maison dans laquelle elle passait ses journées. Elle se plaisait à suivre en leurs transformations successives les Ames qui venaient y chercher un abri, à voir le calme descendre dans ces êtres troubles, à contempler la joie qui, au milieu d'une existence rude et en apparence monotone, emplissait ces cœurs auxquels les jours de plaisir et de bruit n'avaient laissé qu'une impression de dégoût.

Ce fut là que Pierre vint faire ses adieux à sa mère au mois de juillet 1870. Quand il entra, il croisa à la porte du jardin une religieuse qui sortait.

— Tu n'as pas reconnu ? lui demanda Mme Brissey.

— Ma foi non ! Qui donc ? fit-il.

— Mlle Sacchard... la Mère Angélique...

— Ah ! murmura-t-il machinalement.

Tant de pays, de combats, de voyages avaient passé sur lui que ce nom, selon toute apparence, ne lui revenait pas à l'esprit une fois tous les douze mois. Il avait suivi la pente de la nature humaine, qui cable à mesure qu'elle apprend, et ce souvenir n'était pour lui qu'une vision lointaine.

Mais les circonstances dans lesquelles il revoyait Mlle Sacchard, le costume sous lequel il la rencontrait, l'involontaire tristesse qui emplissait son être tout entier, bien qu'il s'efforçât de la cacher, tout prêtait à cette entrevue, ou plutôt à cette apparition fugitive, à un caractère particulier.

Tandis que Mme Brissey racontait l'œuvre admirable accomplie par cette vaillante servante du Christ, Pierre gardait le silence. Peut-être interrogeait-il les brouillards du passé pour y chercher le Trémolin d'autrefois et y retrouver les scènes dramatiques de ses juvéniles années ? Peut-être méditait-il sur la rapidité avec laquelle les jours s'évanouissent. Il fit un effort pour secouer ses impressions, car il avait peur de montrer les préoccupations mélancoliques qui contrastaient avec sa gaieté habituelle au moment d'entrer en campagne.

Après qu'il eut pris congé de sa mère et fait quelques pas en dehors de la maison, il retourna sur ses pas et courut embrasser Mme Brissey encore une fois. Quand il fut sûr qu'elle ne pouvait plus l'apercevoir, de la fenêtre d'où elle le regardait s'éloigner, il s'arrêta au tournant de la route, et son âme, reprenant la rêverie interrompue, mêla pendant quelques minutes le souvenir de Mlle Sacchard au souvenir de sa mère qu'il venait de serrer sur son cœur.

La vie a de ces moments. Pendant de longues étapes, on marche aveuglément, on suit la foule, on se laisse aller au mouvement général, puis, soudain, on s'arrête, on s'étonne de la route parcourue, il semble qu'une force invincible vous ait entraîné à vous insu. On recommence son existence dans un songe...

— J'aurais pu être heureux ! pensait Pierre qui cependant ne s'était jamais senti malheureux.

Il n'était qu'à quelques mètres du couvent, et de là il entendait ces intonations claires qui rythmaient si doucement les occupations de chacune des heures qui s'écoulaient. Ces notes argentines, précises et fermes, qui proclamaient l'ordre et la règle, sembleraient arracher le rêveur à cette méditation romanesque où il refusait la destinée.

— Dieu sait ce qu'il veut, murmura-t-il, et il s'élança dans le chemin d'un pas rapide, comme si à ces sonneries pieuses, qui appelaient les religieuses à la prière, eussent répondu les sonneries guerrières qui appelaient les hommes à la bataille...

XVII

Le 2 décembre de cette même année, Mme Brissey, dont la santé de fer paraissait braver les années, se sentit pour la première fois malade et fit allusion à sa mort. On essaya de

changer le cours de ses pensées en prononçant le nom de son fils, en lui disant qu'elle le reverrait bientôt.

— Ah ! oui, dit-elle, plus tôt qu'on ne croit...

Elle avait refusé de se coucher, et, vers midi, elle s'enferma dans sa chambre, où on l'entendit ranger des papiers. Une heure après, elle se mit au lit, et le délire la prit, délire singulier, et très calme, où toutes les idées s'enchaînaient. Elle, qui évitait toujours de parler de la guerre, et devant qui personne n'en parlait jamais, semblait être témoin d'une bataille et en suivait attentivement toutes les phases.

— Les Français vont passer une rivière, murmurait-elle... Pourquoi ne passent-ils pas ? Ils sont en route, l'artillerie tonne, on enlève des coteaux au pas de charge. Je le vois, Dieu ! comme il s'expose ! Il est tout en avant... Je ne le vois plus...

La Mère Angélique, agenouillée au pied du lit, essayait en vain de chasser cette vision, qui devait fatiguer la malade... Mme Brissey baissait un peu la voix, mais on devinait qu'elle assistait toujours au même spectacle...

— Les voilà qui reculent, continuait-elle, ils sont à découvert, que de bruit, que de morts !... Je le vois encore... comme il est triste. Ses soldats se retirent en bon ordre... Pourquoi donc s'arrête-t-il ? Il regarde en arrière... Les balles sifflent à côté de lui, il n'a pas l'air de s'en apercevoir. Le voilà qui tombe...

Elle poussa un grand cri, et tandis que la Mère Angélique la couvrait de baisers, comme pour écarter le cauchemar qui la poursuivait, elle répéta :

— Ah ! oui, nous nous reverrons bientôt.

Quand le prêtre vint avec le dernier Viatique, elle avait recouvert tout son sang froid. On lui annonça que toute la Communauté était en prières pour elle à la chapelle...

— Recommandez bien qu'on prie aussi pour lui, murmura-t-elle, car il va mourir... Approchez-vous, Angélique, dit-elle un moment après, et venez m'embrasser encore une fois, ma chère fille... Bénissez moi, ma Mère, ajouta-t-elle, quand la supérieure l'eut tendrement embrassée.

À huit heures, elle s'éteignit sans souffrance, et, à la même heure, les Frères des Ecoles Chrétiennes relevaient sur le champ de bataille de Champigny le corps encore chaud du général Brissey...

Il était mort comme sa mère l'avait vu, presque volontairement. Colonel du 75^e de ligne, à Sedan, il avait été assez heureux pour s'échapper, était rentré dans Paris et avait reçu le commandement d'une brigade, mais son organisation tout entière était profondément affectée de tant de désastres. Depuis Sedan, on ne se souvenait pas de lui avoir entendu prononcer dix paroles en dehors du service. Pendant les combats de la Marne, il avait accompli des prodiges, puis, quand il avait fallu reculer encore une fois, il s'était senti saisi d'un découragement immense, d'une inexorable désespérance, il s'était arrêté, avait regardé l'horizon morne, au delà duquel était la vaste France, et il avait attendu que quelque balle vint le chercher...

On l'enterra, par les soins de Maxime de Candale, au cimetière le plus voisin, qui se trouvait être ce coin de terre poussiéreux et aride où reposent les pensionnaires de la maison de Charenton, l'asile funèbre où dorment ces corps dont l'esprit s'est déjà depuis longtemps envolé. Maxime savait quelle était l'horreur de Brissey pour tout ce qui était la pompe des funérailles ; à la hâte, il fit poser une simple pierre, sur laquelle vous pourrez lire, si le hasard parfois vous amène de ce côté :

Ici gît

Le dernier des Trémolin.

Au-dessus, Maxime voulut qu'on inscrivit la vieille devise des Trémolin, celle que Pierre portait encore gravée sur la bague qu'il avait au doigt le jour où il fut tué : *Ferro ferio, ferro ferior.*